Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 49

Artikel: Pour les dames : les caprices de la mode : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211684

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La preuve. — Par une des rares belles soirées du triste mois de novembre qui vient de prendre fin, deux enfants remarquèrent quelques étoiles filantes — phénomène assez fréquent à ce moment de l'année.

— Oh ! regarde, Charlot, dit le cadet à son frère, combien il y a d'étoiles qui tombent.

— Elles ne tombent pas. C'est des étoiles filantes.

— Alors pourquoi qu'elles filent, les étoiles ? C'est peut-être la fin du monde.

— Oh ! que non, c'est pas la fin du monde, puisque la maîtresse nous a encore donné des tâches pour demain.

LA BEAUTÉ, L'AGE ET L'ESPRIT

Ceci intéressera, sans doute, nos lectrices. Une marquise, jeune et jolie, ayant plaisanté, sur son âge, une comtesse connue pour son esprit dans le monde littéraire, le grand Corneille envoya à la marquise les stances que voici. Elles sont de tous les temps. Corneille fait parler la comtesse.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.
Le temps, aux plus belles choses
Aime à faire cet affront ;
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits ;
On me vit ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.
Cependant, j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés ;
Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

LO BON VIN BOUTSI

Lo dzudzo de Velà-lè-Rioûte l'ètâi venu à Rollie-Modzon avoué son hussié et son greffié po fère on inveintéro. L'ètai por on certain Allemand dau canton de Berna que viquessâi tot solet dein on pâilo que lohîve. Ne laissîve pas on bin gros hiretâdzo et lâi avâi pas bin à preteindre po clliau que l'ètant d'à pareint avoué lî. Quand la Justice l'a z'u guegnî pertot l'a rein trovâ que quauque croûïo z'haillon, on vîlhio garibaldi po sè betâ âo tsaud lo cotson et on armonica. L'ant entortolhî tot cein dein on gros motchau de catsetta à carrelets et... sant venu vè la Zabenet po bâire on verro.

Clliâ Zabenet lè cougnessâi tote que lè boune. Quand clliau Monsu sè furant setâ et que lo dzudzo l'a z'u fiè po on demi, la Zabenet chaute fro à la câva po apportâ cein que sè crayâi qu'ètâi lo meillau que l'avâi. L'ètâi dau vin de La Coûta, et, vo sède, la pe balla fèmalla de la terra ne paô rein baillî que cein que l'a.

Quand lo dzudzo l'a z'u agottâ l'a fé dinse :

— L'è on boquenet duret.

Lo greffié l'a de :

— L'è donna croûïe annâïe.

Et l'hussié l'a oncora de :

— Baille lo bourla-cou.

L'ant tot parâi bu. Mâ, ein aprî, lo dzudzo l'a rappelâ la Zabenet et l'âi a de :

— Apportâ-no onna botolhie de boutsî.

— D'onna boun'annâïe, que fâ lo greffié.

— On boquenet pllie dâo que stisse, apond l'hussié.

La Zabenet l'a faliu recorre avau, mâ n'avâi min de boutsî. Seulameint n'ètâi pas Zabenet po rein ; ie t'eimpougne onna botolhie que l'ètâi vouîda, que l'avâi oncora marquâ : « Villeneuve ! », la reimpllie de son La Coûta (dau mîmo que l'avant dza zu), la boutse bin adrâ, preind on bî plliatî tot rovilleint, trâi verro à pî et va retrovâ clliau Monsu âo cabaret.

Lo dzudzo vèsse dein lè verro, trinque, bâi la maîtî et fâ dinse :

— Stisse l'è tot autro : retsaude l'estoma !

Lo greffié l'a de :

— Po dau bon, l'è dau tot bon.

Et l'hussié l'a adan repondu :

— Lâi a pas de nâni : *lo boutsî l'é adî lo boutsî !*

MARC A LOUIS.

Rêve et réalité. — M. et Mme ··· sont surtout connus par leur avarice. Leurs cœurs sont de pierre, rien ne les fléchit. Jamais un malheureux n'a obtenu d'eux le plus petit secours.

Une rusée commère se flattait d'avoir raison de leur avarice. Elle guettait le couple Harpagon, chaque matin à sa sortie, et le poursuivait à la promenade de ses importunités plus ou moins ingénieuses.

— Ah ! Monsieur, que le bon Dieu est bon ! Je suis sûr qu'il vous destine, avec Madame, à l'accomplissement du beau rêve que j'ai fait cette nuit.

Les deux promeneurs s'efforçaient en vain de se dérober à ces sornettes intéressées. La vieille persistait.

— Ah ! Monsieur, j'ai rêvé que vous me faisiez donner un cent de fagots et un kilo de café et que Madame, Dieu la conserve, y ajoutait une robe de laine.

— Allez au diable ! vieille sorcière, vous savez bien que les rêves sont l'inverse de la vérité.

— Ah ! merci ! merci, Monsieur ; alors c'est vous qui me donnerez la robe de laine et Madame, le cent de fagots et le kilo de café.

Le Noël du soldat.

L'Etat-major de l'armée nous demande l'insertion d'un appel en faveur du « Noël du soldat ». Encore que notre modeste format ne se prête guère à pareille publication, nous faisons une exception justifiée par le caractère patriotique de cette œuvre, que nous recommandons chaudement à nos lectrices et lecteurs. Voici : nous abrégeons.

« Lorsque l'hiver dernier, la plus grande partie de notre armée montait la garde à la frontière, toutes les parties du pays ont rivalisé de zèle pour préparer à nos soldats une joyeuse fête de Noël. Le Noël qui vient, un grand nombre de militaires pourront le fêter dans leurs foyers ; ceux qui devront rester sous les armes n'en seront que plus reconnaissants de toute pensée affectueuse qui leur sera témoignée.

» Une série d'associations ont déjà pris à cet égard leurs dispositions. Les unes se sont assigné comme tâche d'offrir un modeste cadeau à chaque homme ; d'autres voudraient faire, en outre, un cadeau spécial aux soldats isolés ou non favorisés de la fortune.

» Nous recommandons ces efforts méritoires à la bienveillance du peuple suisse et exprimons le vœu que l'on fasse en sorte de répartir équitablement les cadeaux entre les troupes des différentes unités.

» Surtout, que l'on n'oublie pas les malades dans les hôpitaux ni les détachements cantonnés dans des coins perdus.

» Il est aussi désirable de ne pas oublier la situation difficile de certaines familles dont un membre est au service ou en congé, et que le jour de Noël on s'employât discrètement à les soulager.

» Toute communication (questions, propositions, etc.) sera reçue par le chef de l'Etat-major général de l'Armée.

» CAPITAINE WIRZ

» Bureau central pour le « Bien du Soldat ».

» Berne, Munzgraben, 4 (Tél. nº 5645). »

POUR LES DAMES

Les caprices de la mode.

II

Au seizième siècle, les queues des robes prennent des dimensions exceptionnelles, la qualité d'une dame se jugeant à leur ampleur. Lorsqu'elle entra à Paris, en 1575, Elisabeth d'Autriche n'entraînait pas moins de vingt aunes d'étoffe derrière elle.

Cette question du déploiement des brocards et brocatelles passionna si bien les cerveaux que Marguerite de Valois fit prendre, par Henri III, une réglementation, que renouvela Louis XIV. Sous ce prince, qui affecta de porter le faste à une limite inconnue, la mutiplication des jupes fut la principale innovation. Une dame de la bourgeoisie se fût crue disqualifiée si elle ne portait pas au moins trois jupes qu'on appelait avec agrément la friponne, la secrète et la discrète. A coup sûr les précieuses n'étaient pas étrangères à ces désignations !

Mais l'époque extravagante entre toutes fut la Régence qui donna le ton à tout le dix-huitième siècle. Voici qu'apparaît le panier, charpente d'osier de quatre ou cinq mètres de tour, en forme d'entonnoir ou de coupole, et qui permet de reposer les coudes. C'est une fureur, même dans le Tiers-Etat, et pourtant on juge de la place qu'exigeait une réunion de quelques dames ainsi montées sur appui.

Marie-Antoinette fut la reine des gaspillages du luxe qui précédèrent 1789. Les étoffes à fleurs d'or et d'argent, coûteusement fabriquées à la Croix-Rousse lyonnaise, triomphent aux petits soupers des Trianons. Les chapeaux frégate, qui atteignent trois fois la hauteur de la tête et qu'on pose sur des cheveux ondulés en forme de vagues, remplacent toute autre coiffure, au cours de la guerre d'Amérique. Mais les dépenses deviennent si lourdes qu'une marquise achète alors une robe, qu'elle ne peut payer d'un seul coup, moyennant une rente viagère de 600 francs.

* * *

La Révolution réagit contre ces dilapidations effrénées. Elle ramène les costumes grecs et romains, qu'affectionnent les merveilleuses du Directoire et du Consulat, et depuis lors, si les femmes portent encore d'admirables fourrures, si elles restent fidèles à leurs goûts d'inconstance esthétique, elles ont exclu les extravagances du panier et du chapeau à la *Belle-Poule*.

Les hommes, au reste, n'ont guère le droit de railler. Pendant des siècles, ils ont dépassé le sexe faible en inventions bizarres et théâtrales. Faut-il rappeler les houppelandes du règne de Charles VI où l'on peignait des notes de musique, à moins que l'on n'y attachât des centaines de pièces d'or ? Est-il nécessaire d'évoquer les mignons de Henri III, qui dormaient masqués, afin de préserver leur précieux épiderme, et dont les pourpoints serrés au corps visaient à la taille de guêpe ?

Les petits marquis dont Molière nous a laissé de si délicieux portraits étaient à peine moins plaisants. La valeur d'un homme de la haute société se mesurait à cette époque au nombre et à la nuance des rubans qu'il s'attachait de tous côtés ; et combien de duels, aussi bien sous Louis XIII que sous Louis XIV, surgirent d'une discussion sur l'excellence de telle ou telle teinte morte !

Et plus près de nous encore les incroyables du Directoire avec leurs jambes fines, leurs chapeaux gigantesques, leurs basques interminables, leurs énormes lunettes, font joyeuse figure ; et il suffit à un auteur dramatique de les produire sur une scène pour soulever une hilarité unanime. Ne nous moquons pas trop pourtant, puisqu'un moment reparurent les habits de couleur, chers aux doctrinaires de la Restauration, et que triomphent aujourd'hui de nouveau

les gilets à fleurs, dont M. Poirier, avant d'être pair de France, ne pouvait se passer !

* * *

Cependant il n'est pas douteux que la mode se simplifie de plus en plus, et chez nous comme partout. Le goût s'est affiné ; le sens du ridicule s'est développé, et puis dans les sociétés modernes, où le travail devient de plus en plus la règle, les deux sexes sont trop affairés, la lutte pour la vie est trop pressante, pour qu'on puisse perdre son temps en combinaisons extraordinaires.

La parure des femmes est-elle moins élégante, comme d'aucuns l'affirment ? Il n'en faut rien croire. Robes et chapeaux demeurent toujours le régal des yeux ; l'art merveilleux inné à l'esprit de nos compagnes s'exerce avec une variété, une perfection, une pureté d'allures qu'il n'a jamais connues aux époques de complexité et de recherches maladives. Ce qui fait surtout la beauté de la cité moderne, de tous ses édifices, de toutes ses rues, les plus somptueuses comme les plus modestes, c'est que cette élégance tant vantée s'est démocratisée. Elle est devenue l'apanage de l'ouvrière tout autant que de la grande dame. Elle a été conquise par les masses profondes du peuple sur les privilégiés, qui seuls la connaissaient et l'appréciaient, il y a un siècle.

C'était là l'opinion d'un chroniqueur parisien qui n'a pas connu les jupes entravées. C'est pourquoi tout le monde ne sera probablement pas de son avis.

La bibliothèque du bon Vaudois. — Les éditeurs *Georges Bridel et Cie*, à Lausanne, viennent de publier une nouvelle édition du **Manoir du Vieux-Clos,** d'Urbain Olivier. Ce volume est le cinquième de la série de romans du conteur vaudois accompagnés d'illustrations par Eugène Burnand, série qui comprenait déjà la *Fille du Forestier*, *L'Ouvrier*, *Adolphe Mory*, *Raymond le Pensionnaire*. — Ces romans ne coûtent chacun qu'*un franc*.

C'est le moment, plus que jamais, de serrer les rangs. La guerre terrible qui désole l'Europe et dont on ne peut encore, en dépit de secrets espoirs, présager l'issue ni les conséquences, aura eu, en tout cas, pour effet, de donner un regain de vie au principe des nationalités, que battait en brèche un dangereux cosmopolitisme. Sans fermer nos fenêtres aux bruits du dehors, revenons un peu plus à notre intérieur helvétique et réservons tout d'abord un rayon de nos bibliothèques à nos auteurs nationaux.

Une bonne leçon.

La scène se passe dans un petit village de la Suisse allemande. L'instituteur, ses classes de l'après-midi terminées, ne sachant avec qui s'entretenir, tout le monde étant aux champs, a pris l'habitude d'aller boire une picholette à l'auberge. Les bonnes langues de la localité n'ont rien eu de plus pressé que de faire courir le bruit que le régent est un ivrogne. Informé de la chose, l'inspecteur scolaire veut en avoir le cœur net. Il se présente inopinément à l'école, où il constate d'ailleurs que tout marche à merveille. Son inspection terminée, il invite l'instituteur à partager un demi-litre à l'auberge. On trinque, on cause de choses et d'autres, puis soudain :

— A propos, fait l'inspecteur, il faut que je vous pose encore une question. Répondez-moi franchement. On vous accuse de boire un peu plus que de raison. Est-ce vrai ?

— Mon Dieu que le monde est méchant ! réplique, très calme, le régent. Figurez-vous qu'on m'en a dit autant sur votre compte. Seulement, voilà, moi je n'ai pas voulu le croire !

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets

par J.-J. Porchat

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de Lausanne, le 15 mars 1843.)

—o—

XI

BONAPARTE *prend Michel et Jeannette par la main.*

Mes enfants, soyez heureux,... et faites-nous des garçons. M. l'Aubergiste, pour la noce, un dîner de cent couverts. *A l'aide de camp.* Vous entendez.

TOUS.

Vive le général Bonaparte !

L'AUBERGISTE, *jetant son bonnet en l'air.*

Fife, fife le chénéral Bonaparte. *Il apprête son tablier, comme pour se mettre à l'ouvrage.* Non, chamais, quand il passait à Filleneufe, le tic de Saxe Hildbourghausen !... *Il est interrompu par le chœur.*

CHŒUR.

AIR : *La victoire est à nous.*

En avant les canons !
C'est nous qui les traînons,
Allons servir sa gloire ;
Assurons sa victoire
Et traînons
Ses canons !

Bonaparte se retire avec son Aide de camp. Robinet, Jean-Louis, Jeannette, Michel s'avancent vers la rampe.

MICHEL.

AIR : *du Dieu des bonnes gens*

De mil huit cent nous aimons la mémoire ;
Mais sans retour le moment est passé.
Un sentiment, dont alors on fit gloire,
Est dans nos cœurs à jamais effacé.
Contre les Ours, maudits de nos ancêtres,
Les vœux cruels ne nous sont plus permis,
Depuis le jour que Dieu fit de nos maîtres
Nos frères, nos amis.

ROBINET

On a bien fait de m'ôter la férule.
Sceptre abusif, dont la loi ne veut plus.
Liberté sainte, il serait ridicule
De fustiger nos enfants, tes élus.
A d'autres mains, à des guides plus sages
De les former le soin sera remis.
Maîtres nouveaux des fils de nos villages,
Vous serez leurs amis.

JEAN-LOUIS.

Dans nos conseils hélas ! et dans nos fêtes
Les fondateurs du libre Etat vaudois
Plus rarement montrent leurs blanches têtes.
Le temps les frappe ; il est sourd à nos voix...
Mais le pays garde à jamais la trace
De leurs travaux que les cieux ont bénis.
Dans tous les cœurs soit la première place
Pour ses premiers amis !

JEANNETTE.

L'auteur bénit votre aimable indulgence,
Et sans détour vous dira son secret.
De mil huit cent il date sa naissance,
Mais parmi vous il vieillit sans regret.
Votre suffrage honora sa jeunesse :
Un doux espoir lui doit être permis.
Oui, jusqu'au bout, soutiens de sa faiblesse,
Vous serez ses amis.

FIN

Bien fait ! — M*** a sujet de se plaindre de son fils aîné, qui a fait à Pâques dernier sa première communion.

— Ce galopin, disait-il à un ami, a tous les défauts ; il fait le désespoir de sa mère et le mien. Ah ! mais ce sera bientôt fini. Je vais l'envoyer manger la vache enragée. Je lui cherche une place quelconque dans la Suisse allemande. Je l'y conduirai, je le planterai là, je ne lui donnerai pas notre adresse, et puis, mon cher, tire-t'en !

Bœuf à la Talleyrand. — L'antique esprit d'hospitalité faisait à l'emphytrion un devoir de servir lui-même ses hôtes. Tout homme du monde était bon écuyer tranchant. L'anecdote bien connue du prince de Talleyrand, servant le bœuf bouilli à sa propre table et sachant offrir de ce mets à chaque convive avec des nuances diverses, qui passaient du respect à la condescendance, montre assez l'avantage qu'un homme d'esprit pouvait tirer de cette coutume.

Assis au haut bout de la table, Talleyrand découpait une large pièce de bœuf placée devant lui.

— Monsieur le duc, disait-il d'un ton cérémonieux à celui de ses convives le plus constitué en dignité, monsieur le duc, aurai-je l'honneur de vous offrir du bœuf ?

— Monsieur le marquis, voulez-vous me permettre de vous offrir du bœuf ?

— Cher comte, accepterez-vous du bœuf ?

— Baron, prendrez-vous du bœuf ?

— Monsieur le conseiller, voulez-vous du bœuf ?

Et, montrant la pièce de la pointe du couteau, qu'il relevait d'un geste vif, à son secrétaire, assis à l'autre bout de la table :

— Bœuf ? disait-il d'un ton interrogateur et affectueux.

— Ah ! mon prince, lui dit un jeune diplomate, témoin de ce jeu de scène de grand seigneur, ah ! mon prince, je n'oublierai jamais la leçon que vous venez de me donner !

Tu l'as, ton jambon ! — Un paysan, qui est bien malade, reçoit la visite d'un ami.

— Eh ! salut, Jean-Louis. Comment ça va-t-y ?

— Oh ! rien tant bien, je crois que c'est bientôt fini.

— Ne dis pas ça, tu as eu souvent des casses et tu t'en remets toujou.

— Oui, mais je n'ai plus d'appétit, plus goût à rien. Ah ! que si, pourtant ; va voir dire à ma femme de me couper un bout de jambon, de celui qui est au galetas.

L'ami s'acquitte de la commission et revient bientôt, suivi de la femme du malade.

— Rien du tout, fait celle-ci à son mari ; on n'entamera pas ce jambon. Je le garde pour le jour de ton enterrement.

La fessée esquivée. — Un Lausannois allait administrer à son rejeton une fessée des plus méritées, quand, à la première claque, ne voilà-t-il pas le bambin qui, les bras en l'air, s'écrie avec conviction : « Kamerad ! Kamerad ! » Du coup la fureur paternelle se mue en un éclat de rire, et le petit polisson s'esquive avec les honneurs de la guerre.

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche, en matinée, à 2 ¼ h. *L'embuscade*, en soirée à 8 h. *La Robe Rouge*, de Brieux, et *La Bonne Intention*, de F. de Croisset.

Mardi 7, à 8 ¼ h. Tournée Baret, avec Suzanne Desprès, dans *Le Lys*.

Jeudi 9, à 8 ¼ h. *Patrie*, de Victorien Sardou, pièce historique à grand spectacle, avec le concours de Mlle Yvonne Mirval, et M. Froment.

Vendredi 10, Tournée *Hertz*, avec Guitry.

Kursaal. — Hier soir, vendredi, ont commencé, au Kursaal, les représentations de *Patachon*, un vrai succès de fou-rire, qui va sûrement faire de nombreuses salles combles. Ce spectacle ne laisse rien à désirer et, dès le premier soir, a conquis le public.

Patachon est donné tous les soirs ; demain, dimanche, matinée et soirée.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Julien Monnet, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.